

Développement durable : la nouvelle tyrannie du bien ?

« Vouloir rendre l'humanité "meilleure", ce serait la dernière chose que je promettrais. »
Nietzsche, *Ecce Homo*.

Pour ceux qui, comme moi, évoluent dans le champ de la conception et de l'ingénierie environnementale, la tentation est grande aujourd'hui de s'ériger en grand-prêtre du nouveau dogme architectural et urbanistique : le « développement durable ». Pour l'éviter, il est nécessaire de redonner toute sa place à une démarche de questionnement. Loin de ses visées normatives et culpabilisatrices, le développement durable doit être l'occasion de penser, sur un mode jubilatoire, la diversité des habitudes humaines et des contextes urbains.

La religion durabiliste

« HQE », BedZED, « BREEAM », « H&E profil A Option Performance », « LEED », « Passivhaus », « THPE », « BBC », etc. Ces termes, hier quasi inconnus, sont devenus incontournables. Ils forment un langage nouveau qui renvoie à un concept partout cité, souvent mal utilisé et rarement explicité : le développement durable. Ni simplement scientifique, ni résolument politique, teinté de marketing et d'effet de mode, le développement durable s'arroge désormais le pouvoir de séparer le bon grain de l'ivraie. À un produit ou une action frappé de son estampille, il sera toujours beaucoup pardonné.

Un élément saillant du discours « durabiliste » est la fréquence des schémas religieux qu'il convoque. Né d'un constat préalable d'apocalypse (le réchauffement climatique), il possède un acte fondateur : le Sommet de la Terre de 1992, à Rio. Il a depuis inventé ses commandements (règles, normes et labels) et entraîne avec lui la foule de ses apôtres : les départements HQE qui fleurissent dans les bureaux d'études, les assistants à maîtrise d'ouvrage qui tentent de faire oublier la condition urbaine au profit d'une naturalité retrouvée, les architectes qui ripolinent (en vert) tous leurs projets, les politiques qui voient tout en « durable ».

Malgré ses apparences de religion sans dieu, le développement durable est un polythéisme au panthéon infini. Car ce vers quoi doit se tourner la vigilance mystique du fidèle, c'est une nouvelle présence intangible, celle des « générations futures ». Le développement durable érige l'homme de demain en récipiendaire des efforts et des sacrifices consentis par les hommes d'aujourd'hui. Bienfaisant et universaliste, il impose une idée du bien qui ne peut souffrir de contradiction. Qui saurait être indifférent à cet ego projeté dans le futur ? À en croire les nouveaux apôtres, tout ce qui a été fait par l'homme depuis l'époque dite « moderne » jusqu'à aujourd'hui est responsable de tous les maux de la planète. Il faut donc changer radicalement d'attitude, reconnaître que l'on a fauté, et entamer un processus cathartique qui seul garantira la survie de l'espèce et l'avènement d'un monde meilleur. Quand bien même cette promesse de salut devrait se payer par un renoncement au plaisir.

Le plus grand danger de cette dérive moralisante n'est pas seulement sa perversité culpabilisatrice, c'est aussi son potentiel effet contreproductif : à prendre chacun par le col pour lui montrer les désastreuses conséquences de son comportement, on justifie toutes les abnégations forcées. En revanche, il n'est en rien assuré qu'on crée le sentiment de responsabilité dédramatisée nécessaire à un vrai changement de comportement. C'est par le même biais qu'à une autre échelle on risque de noyer un élan sincèrement vertueux en plate tartufferie.

Lutter contre l'évangélisation des territoires

Le modèle « développement durable » est transposé sans nuance sous tous les cieux et par tous les temps. Résultat : la réplication prend le pas sur le sens et le label sur la qualité. Pourtant, les villes ne peuvent pas être les mêmes en Europe, en Asie ou en Afrique, et l'exportation du nouvel idéal écologique dans des pays aux références culturelles différentes des nôtres, rappelle les discours et pratiques d'évangélisation d'un autre temps, une forme rénovée de néocolonialisme rhabillée de vert.

Qu'on pense au diktat de l'orientation Sud ou à celui de l'ensoleillement au 21 décembre. Il fait certainement sens dans les frimas continentaux où il a été imaginé, mais devient absurde en tant qu'indicateur universel. Cette « éco-quartérisation » de la pensée urbaine fait aussi mal aimer les vitrages généreux, le métal, le béton, la minéralisation des espaces publics, les rues commerçantes, les infrastructures, les échanges et les déplacements, etc. On promeut une fallacieuse idée de « campagne en ville », la primauté absolue du local, un idéal d'autonomie pas très éloigné des fantasmes d'autarcie, etc.

Or, fabriquer de la ville durable, ce n'est pas tant travailler sur un modèle théorique de ville parfaite, héliotrope, bioclimatique, perméable, à énergie grise minimale, à consommations éradiquées, que préserver des lieux de connectivité, de mixité, d'intensité, de mutabilité, des lieux de poésie et de plaisir.

De l'importance du contexte : les « trois écologies » urbaines

Le développement durable devrait marquer la fin des modèles, l'occasion de réinventer une forme d'arrangement, de réaménagement permanent avec les dynamiques du lieu. Si ici une énergie vertueuse est produite, pourquoi ne pas se donner la possibilité d'inventer une forme urbaine et une architecture décontingentées de l'impératif d'économie, en tirant profit de cette source d'énergie ?

Quelle ville inventer ici, en prenant en compte les forces locales en présence ? Derrière l'idée d'ultra-contextualité, il s'agit d'identifier les atouts à valoriser, les contraintes à utiliser comme vecteurs de projet pour en faire des spécificités, les transformer en richesse. De cette alchimie avec le site naîtront des valeurs de durabilité réelles et signifiantes. Autrement dit, il faut partir du réel et construire avec celui-ci.

Il y a donc autant d'approches écologiques que de situations (définies par un site, un climat, une culture, un projet). Dans ce cadre, il est possible de distinguer « trois écologies ».

L'écologie du nord, la seule qui ait donné lieu pour le moment à une formalisation, est issue des pays germaniques, anglo-saxons et scandinaves. Cette invention du rapport de l'homme à la terre et à son mode d'habiter, est devenu le paradigme dominant. Il est intéressant de noter que façonnée par la rigueur climatique, elle prône l'isolement maximal entre l'intérieur et l'extérieur et conduit, *in fine*, à un mépris de l'environnement au sens de milieu...

L'écologie du sud, spoliée par celle du Nord avant même d'avoir été écrite ou encore imaginée, devrait à l'inverse jouer de la fluidité entre intérieur et extérieur, de la continuité entre la maison et la rue, de l'interdépendance des parties.

L'écologie du milieu, enfin, n'est pas non plus écrite. Caractérisée par la neutralité du climat et l'importance des intersaisons (comme c'est le cas en France), de nouvelles formes urbaines et architecturales hybrides et évolutives restent ici à inventer : germaniques en hiver, méditerranéennes en été, et surtout, prenant en compte l'importance caractéristique des intersaisons neuf mois dans l'année.

Au-delà du chiffre et des modèles

Il est très aisé d'établir des modèles mathématiques des évolutions écologiques et saisir l'impact de l'activité humaine. Les vertus de ces modélisations sont grandes. Elles sont à l'origine de la prise de conscience actuelle. Mais en leur donnant une aura politique, on a engagé un mouvement dans lequel ce qui n'est pas chiffrable n'a pas droit de cité. Or, à trop vouloir mesurer, on oublie de prendre en compte les énergies non-chiffrables, l'énergie sociale produite par tel ou tel mode d'habitation, ou l'énergie gaspillée à concevoir des structures intégralement neuves. Ce ne sont plus des logements que l'on invente alors, mais des abris anti-climatiques destinés à attendre dans la terreur la fin de la catastrophe.

« Energie zéro », « carbone zéro », « rejets zéro », sont des leitmotifs pertinents de production de la ville durable, mais ils doivent être considérés, sans dogmatisme, comme des objectifs particuliers de conception, en n'oubliant pas que la finalité des formes urbaines et des bâtiments érigés est avant tout d'offrir un maximum de services, d'usages et de plaisir. Cette notion de services offerts ne pourrait-elle d'ailleurs pas constituer le fonds des indicateurs d'efficacité de la ville durable ? Un logement ne serait pas alors seulement performant par sa consommation, mais par le nombre de services qu'il offre, le nombre d'usages qu'il rend possible... Une ville qui n'est pas habitable est un gâchis bien supérieur à une absence de normes.

La durabilité comme capacité à se transformer

La pensée urbaniste tend à rapporter l'usage de la ville au trajet idéal pour la satisfaction d'un besoin donné. Or la ville doit rester, selon les mots de l'architecte barcelonais Oriol Bohigas, « le lieu où l'on sort pour faire quelque chose, et où l'on se retrouve à faire tout autre chose que ce pour quoi on était sorti ». Perdre cela de vue, c'est s'exposer à une viabilité aussi faible que celle des cités construites après-guerre qui, obéissant à une nécessité univoque, n'ont pas pu se développer en quartiers véritables, ni être intégrées à la ville. Dans le schématisme rebutant des écoquartiers actuels, on retrouve souvent la marque des anciennes cités-dortoirs dont la structure obéissait à des fonctions précises. On a simplement remplacé la grue par le soleil...

Plutôt que de vouloir définir le cadre de vie de l'homme de demain, qui aura des besoins, des envies, un environnement différents des nôtres, offrons-lui la possibilité de l'adapter à ses propres besoins. Cette capacité de transformation des villes et des bâtiments est intimement liée à la générosité placée dans la conception et la fabrication des structures et des formes, une sorte de « gaspillage » de matière ou d'espace qui pourra être utilisé pleinement dans l'histoire future de chaque lieu.

À l'échelle des villes, il est donc nécessaire de travailler sur des espaces publics généreux, une redondance des réseaux, etc. À l'échelle d'un bâtiment, cela peut signifier une relative neutralité structurelle qui permette de muter de logements à bureaux, d'activité à commerces, et inversement. Il faut retrouver le sens de critères neutres, parmi lesquels ceux du développement durable tiendront leur juste place. La performance doit devenir une vertu invisible de la ville et de l'architecture.

Prendre en compte la vie des systèmes

Les normes de qualité et de performance conduisent les acteurs du secteur à combiner des solutions techniques de plus en plus complexes. Or, cette débauche d'énergie fait oublier deux aspects fondamentaux : la fiabilité technique et, plus insidieux, la réalité du fonctionnement de tels dispositifs.

Pour y arriver, il est nécessaire de s'en remettre à l'automatisation (sujette à des pannes) ou de compter sur l'intervention de l'utilisateur. On dit alors qu'il faut « sensibiliser », « éduquer » cet occupant, quitte à surévaluer ses capacités à intervenir sur un bâtiment et plus encore sur un système urbain.

Le fonctionnement de ce dernier modèle suppose *in fine* des êtres idéaux, hyper-conscients, car anticipant les conséquences de tel ou tel événement, hyper-sensoriels, car sensibles à tout changement des conditions, et hyper-réactifs, car capables d'agir dès que le seuil déclencheur est atteint. Le fonctionnement du bâtiment ou

du système urbain est ainsi entièrement déterminé par le comportement idéal de ses usagers. Ne faudrait-il pas au contraire réfléchir à des systèmes (bâtiments et villes), relativement inertes, stables, capables d'encaisser la faillite technique et surtout la diversité des comportements ? C'est là qu'il me semble urgent d'intégrer la notion de dérive, technique et comportementale, à la conception et à la réalisation des structures bâties. Plutôt que de parier sur l'automatisation ou sur le comportement idéal de l'occupant, il faudrait étudier les (mauvais) usages des systèmes au moment de leur conception. En somme, il s'agit de prendre en compte la « vraie vie » (du bâtiment, de la ville) et la somme des dérives possibles que l'occupant ou l'utilisateur est naturellement susceptible de lui faire subir, plutôt que de considérer que les événements non souhaités n'auront jamais lieu....

Le développement durable est avant tout une façon de reposer la question du rapport de l'homme au monde. Libéré de sa chape dogmatique, il pourrait être considéré comme une démarche capable de remettre en question ses propres hypothèses en fonction des effets de leur application. Est « durable » ce qui peut durer, plutôt que ce qui doit durer. En initiant un espace de questionnement et d'ouverture aux possibles, le développement durable pourrait redevenir un espace de réenchantement jubilatoire de la pensée architecturale et urbanistique.

Franck Boutté
Paris, 16 septembre 2009